

Fouad El-Etr

# « Je suis voué au présent »

C'est avec un plaisir de chaque instant que l'écrivain et éditeur s'est plongé dans son passé pour « L'Escalier de la rue de Seine », où il revient sur la revue « La Délirante », qu'il a créée en 1967, et sur les grands artistes qui y ont contribué

FABRICE GABRIEL

**F**ouad El-Etr est un personnage d'une élégance un peu hors du temps, mélange d'orgueil grand genre et de délicatesse infinie : ses intimes sont depuis toujours Dante, Shelley, Bashô ou Gongora, aussi contemporains pour lui que les peintres et poètes amis qu'il a fréquentés et publiés à l'encontre de *La Délirante*, la revue (et maison d'édition) qu'il a fondée en 1967 à Paris, et dont *L'Escalier de la rue de Seine* raconte aujourd'hui l'histoire, avec une manière de nonchalance éminemment stylée, illustrée également par les images des nombreux artistes qui l'ont accompagné, Sam Szafran, Gérard Barthélémy, Balihus, Raymond Mason, Francis Bacon...

Parisien, ce Libanais polyglotte de grande culture l'est resté avec passion depuis son arrivée en France en 1959. La ville est toujours sienne, explique-t-il quand « Le Monde des livres » le rencontre, parce qu'elle permet de se fonder dans les divers des foules, d'être un poète parmi les gens : « Je parle à tout le monde, à un éboueur, à un manœcher, à un filicé : j'en ai même accompagné un au Marché de la poésie, et je lui ai offert un livre... » Fouad El-Etr croit en effet que la poésie peut s'adresser à tous, et le succès de vente de certains des livres qu'il a édités, avec un soin d'esthète pour happy few,

lui donne assurément raison. Il croit surtout à la beauté.

C'est un homme de 82 ans à la voix juvénile, affable et attentionné, mais sûr de son propos et d'une certaine idée de l'art, même s'il s'inquiète spontanément, sans aucun artifice de coquetterie, d'avoir l'air trop « insolent ». *L'Escalier de la rue de Seine* est un livre qui lui ressemble, où l'on comprend d'entrée que sa vie a toujours été indissociablement liée à l'aventure poétique. Une aventure faite de rencontres, parmi lesquelles celle du peintre Sam Szafran (1934-2019), dont la place est particulière, puisque le « roman de La Délirante et de [sa] vie », comme l'écrit Fouad El-Etr dans son avant-propos (en précisant : « c'est tout un »), est précédé d'une série de lettres à l'artiste, réunies sous le titre *Esquisse d'un traité du pastel*.

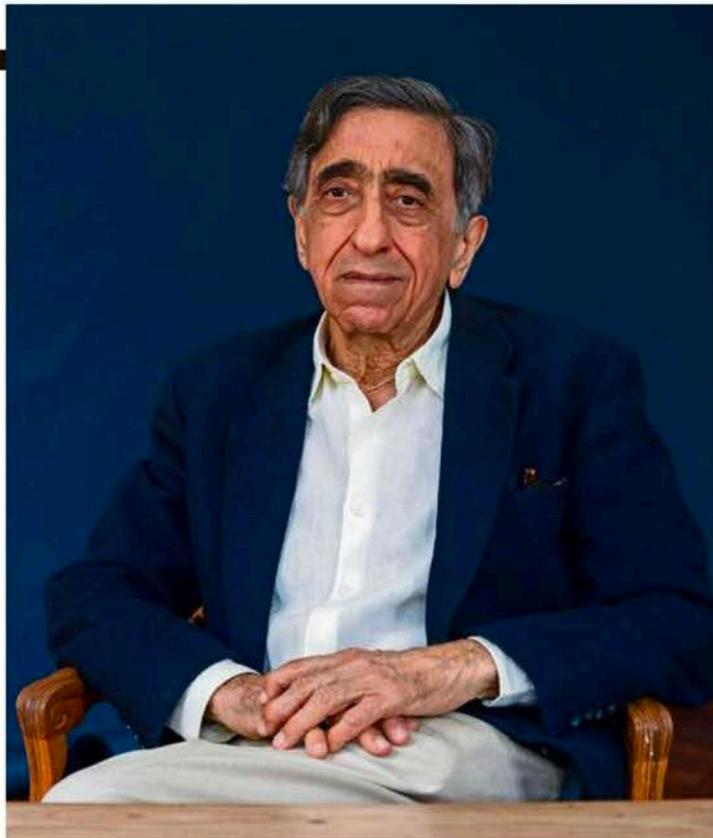
Szafran fut pendant des années l'interlocuteur privilégié du poète : « C'est le seul qui soit resté avec moi tout au long de l'histoire de la revue, et c'est lui qui faisait le pont avec la peinture. Nos rapports ont été quasi quotidiens, jusqu'au moment où nous avons cessé de nous voir, parce que je lui reprochais de continuer à peindre inlassablement le même escalier, alors qu'il n'avait plus rien à y faire : c'est moi qui l'avais amené, non sans mal, à ce fameux escalier de la rue de Seine, mais je trouvais que cela suffisait, cela devenait du maniérisme... »

Cet escalier, qui donne son titre à l'ouvrage, est celui d'un immeuble de Paris où habita le poète, et qui devint en fait le sujet presque unique de l'œuvre de Szafran à partir des années 1970, en même temps qu'un effet de signature à mesure que croissait sa notoriété. Au-delà de sa symbolique propre, et des vertiges météorologiques qu'il peut inspirer, un tel motif dit sans doute quelque chose de l'orientation de la revue, ouverte à l'art figuratif, ou du moins à une certaine esthétique de la représentation, rive en tout cas aux principes généraux et aux règles imposées par une quelconque école.

## Inactualité revendiquée

La présence de Szafran au frontispice originel de la revue ressemble en ce sens à une déclaration d'intention, affirmant en image l'affranchissement de tout manifeste théorique ou tentation abstraite, au rebours des tendances de l'époque. Dans sa propre poésie, Fouad El-Etr est plutôt du côté du sensible, de l'émotion, de la figuration. « Je naviguais ainsi à contre-courant, lit-on dans *L'Escalier de la rue de Seine*, sans me douter qu'il s'inversait peut-être, en votre compagnie, mes peintres, mes poètes, ô mes plus chers amis. »

Cette inactualité revendiquée n'est pas une posture, ni un geste politique, mais correspond à une inclination personnelle profonde : « Julien Gracq m'avait dit : "C'est formidable, vous allez à contre-courant de tout !" Mon goût pour les romantiques allemands ou anglais l'enchantait... Mais il ne faut pas oublier non plus que j'avais 25 ans quand j'ai créé la revue, et son histoire est celle aussi de mon



Fouad El-Etr, à Paris, en 2021. FRANCISCA MARTO/VANIGALUMAR/OLAF PHOTO

apprentissage. Le fait est que je me sentais un peu seul dans la poésie française, je n'y reconnaissais rien.»

L'aventure de *La Délirante*, où l'amitié a tenu tant de place, a consisté d'une certaine façon à créer une communauté d'artistes et d'écrivains en réponse à cette solitude. *L'Escalier de la rue de Seine* raconte comment s'est composée et défilée parfois une telle communauté, au fil des sommaires, des contraintes matérielles et des plaisirs concrets (le travail avec les imprimeurs, le souci du papier, la sollicitation des soutiens, etc.), avec aussi l'inévitable aléa des relations brisées, quand il faut choisir, avec une exigence qu'on devine maniaque, les textes et les images : ainsi, lorsque Fouad El-Etr refuse à Roland Topor un dessin qu'il juge « trop faible », et que ce dernier lui retire son amitié.

Pour le dire simplement, la « traversée » à laquelle le poète assimile volontiers l'histoire de sa revue fut une affaire humaine autant qu'artistique, avec ses moments difficiles et l'essentielle de ses joies, pour un solitaire qui aime tant le partage. De fait, il n'y a aucun soupçon de nostalgie chez celui qui s'exclame : « Je ne regrette rien ! Et ce n'est pas parce que j'ai plus de 80 ans que je vais devenir nostalgique. Je suis voué au présent, même si cela m'a fait grand plaisir de revenir sur le passé de *La Délirante*. Je n'ai jamais pris de notes, mais j'ai une très bonne mémoire, et si les choses étaient parfois restées enfouies, elles sont revenues naturel-

## Parcours

**1942** Fouad El-Etr naît dans une famille libanaise, à Alexandrie, où il passe sa jeunesse, élève au lycée français, puis étudiant en philosophie.

**1959** Arrivée à Paris.

**1967** Il abandonne une thèse sur Jules Supervielle, sous la direction de René Etiemble, pour fonder la revue de poésie *La Délirante*.

**1982** Exposition *La Délirante* au Centre Pompidou.

**2021** Il signe un premier roman, *En mémoire d'une saison de pluie* (Gallimard).

lement en écrivant ce livre, en seulement quelques mois, avec souvent une très forte intensité.»

## La poésie, cette liberté

Fouad El-Etr revient par exemple sur l'importance qu'ont eue pour lui les rencontres avec des détenus, lecteurs fervents de ses poèmes, dans ses visites à Fleury-Mérogis, comme pour insister

encore sur le fait que la poésie est cette liberté offerte à tous, pas seulement aux « VIP » qui assistent au vernissage de l'exposition consacrée à *La Délirante* au Centre Pompidou, en 1982, dont il raconte en détail l'organisation, en réglant au passage quelques comptes.

Et c'est avec le même enthousiasme qu'il évoque un prisonnier célèbre, le poète et Prix Nobel Joseph Brodsky (1940-1996), déporté pour « parasitisme » en 1964 puis longtemps interdit de voyage hors d'URSS : « Quand j'ai conçu le premier numéro de *La Délirante*, j'en ai fait parvenir un exemplaire à Brodsky, à Leningrad... et quinze ans plus tard, lorsque je l'ai rencontré, il m'a pris dans ses bras pour me remercier : c'est cela aussi qui a été formidable, dans l'aventure de la revue, où l'on remarquera que beaucoup de mes compagnons de voyage ont été des poètes étrangers, que je me suis proposé de traduire ou retraduire. »

Cette haute idée d'une communauté poétique dépassant les frontières, y compris celle entre les vivants et les morts, va contre les médiocrités apothéiques, dont s'indigne sans relâche Fouad El-Etr : « Je n'ai jamais fait signer de contrat, insisté, et n'ai jamais demandé de reçu à un imprimeur ou fait tamponner un bordereau de dépôt chez un libraire. Tout s'est passé par la parole donnée, une parole d'homme, de poète. » Une parole offerte en partage, désormais, dans un fort beau livre. ■

FA. GA.

« L'ESCALIER DE LA RUE DE SEINE, PRÉCÉDÉ D'ESQUISSE D'UN TRAITÉ DU PASTEL, de Fouad El-Etr, L'Atelier contemporain, « Constellations », 280 p., 25 €.

## EXTRAIT

« L'escalier a été l'œuvre de Sam Szafran cinquante ans durant, son corset mental, la cage de mailles dont il resta captif, tout autant si non plus que de ce feuillage artificiel, plaqué ou découpé dans le zinc, calqué et décalqué, rendu plus dur encore et bleu et sans nuances par ses duplications mécaniques. Un corset qui le protège de lui-même et de ces figures fantomatiques qui descendent les marches, ou de cette momie qui hante ses pastels, posée sur un banc de Gaudi, présence absente s'il en est, montrant ses seins pentus, sanglée dans des kimonos d'apparat comme des costumes de théâtre. La seule liberté qu'il s'accorda désormais fut le dessin à main levée de plantes, phalodendrons et aralia, ou de géants et funambules, reliés dans un coin de la feuille par de savantes mises en page ou l'aquarelle, sa dernière prise, quand elle ne se limitait pas à colorier ses gravures comme des images d'Épinal. »

L'ESCALIER DE LA RUE DE SEINE, PAGE 115

